

Zeitschrift: La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère
Herausgeber: Association des musiciens suisses
Band: 7 (1913)
Heft: 6

Rubrik: La musique en Suisse

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 07.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

C'était à peu près en même temps qu'une autre musique se faisait entendre à la Monnaie. Il s'agissait de la *Venise* de Raoul Gunzbourg où M. Jehin — discret collaborateur — a certainement mis autant de musique que le créateur officiel et avoué. L'intérêt de cette première résidait dans l'interprétation parfaite qu'en donnèrent M^{lle} Kousnezoff et M. Rousselière, tous deux en représentation. L'exécution des *Joyaux de la Madone* de Wolff-Ferrari, n'a pas même cet intérêt spécial. La partition est tout à fait indigne de l'auteur du *Secret de Suzanne*. Combien à côté de cela est bienfaisante, élevante et noble la fière musique de Vincent d'Indy dont le *Chant de la cloche* et *Istar* font les délices des amateurs qui se rendent encore au théâtre pour l'amour de l'art véritable. Les adaptations scéniques de ces deux belles œuvres sont du reste admirablement réalisées.

MAY DE RÜDDER.



La musique en Suisse

GENÈVE 25 octobre. Récital de M. **Henri Schidenhelm**, pianiste doué d'une technique très sûre et d'un toucher extrêmement agréable. Les sonorités sont artistement graduées, verticalement et horizontalement, c.-à-d. que le son d'une note donnée a l'intensité voulue par rapport aux autres notes simultanées et aussi par rapport aux autres notes de la mélodie. Programme éclectique dans lequel je relèverai le 1^{er} *Nocturne* et surtout le 3^e *Impromptu* de Fauré.

27 octobre. **Edouard Risler** et **Edmond Clément**. Grand concert de tournée, ce semble, dont le programme a l'air d'avoir été arrangé par les impresarios (*Sonate appassionata* et *Rhapsodie hongroise* n° XI, *Chanson triste* de Duparc et *Les filles de La Rochelle*). Le pianiste plus beethovenien que jamais, dans la sonate, et d'une virtuosité incomparable dans la *Bourrée* de Saint-Saëns pour la main gauche seule ; le ténor applaudi plus encore pour son extraordinaire talent de diseur que pour l'art consommé avec lequel il conduit sa belle voix.

29 octobre. Mlles **Leech-Carreras** et **Roesgen**. Sonate de Beethoven pour piano et violon ; œuvrettes à effet pour violon ; soli de piano gracieusement joués ; mais que la *Polonaise en mi bémol* de Chopin est vieillie ! On dirait une œuvre de circonstance, faite sur commande pour une femme du monde bien dix-huit cent trente. Du moins faudrait-il lui laisser son accompagnement, qu'on supprime toujours avec désinvolture.

2 novembre. Concert de la Fête de la Réformation. Mlle **Reichel** y chante entre autres un air de Bach « O flammes célestes » en première audition. Malheureusement, par exception, le programme n'indique pas d'où l'air est tiré. Le « Petit Chœur » exécute un choral figuré tiré de la belle cantate *Ein' feste Burg*, qui n'a pas été exécutée à Genève (Lyon l'a entendue il y a quelques années). M. **G. Koerkert**, violoniste, joue du Haendel et du Bach, et M. **Barblan** plusieurs pièces d'orgue. Accompagnement : M. **Nicolaj**.

8 novembre. 1^{er} **Concert d'abonnement**. Symphonie de Mozart, *Dans les steppes* de Borodine, et *Le Tasse* de Liszt, cette dernière œuvre tout spécialement bien dirigée par M. **Stavenhagen**. Il est question ci-après des œuvres pour piano (**Rodolphe Ganz**) et orchestre.

9 novembre. **Harmonie nautique** (Dir. : M. Pieyre). Œuvres de Massenet, Berlioz, Guy-Ropartz, Dallier, arrangées pour instruments « à vent ». *Rondo capriccioso* de Saint-Saëns, très proprement joué par M. Willy Perret, sans qu'aucun tempérament se fasse encore jour. Mentionnons encore M. Beyeler, autre bon élève, moins avancé, de M. Louis Rey. La « symphonie » d'Alard pour deux violons jouée par les deux jeunes gens n'a rien à voir avec la musique digne de ce nom, pas plus que les fades romances débitées avec une certaine adresse, déjà, par Mlle Nini Roussel.

Avez-vous lu la première chronique musicale de Debussy, qui s'était chargé de rendre compte des « Concerts Colonne » dans l'*S. I. M.*¹ ? C'est simplement délicieux. Une causerie de quatre pages sur la nature et la musique, un peu paradoxale, écrite dans un style charmant — et quatre lignes sur les concerts. C'est ainsi qu'il faudrait pouvoir faire, toujours. Il est vrai qu'à part les autres inconvénients du « genre » il serait difficile de se renouveler indéfiniment, si l'on ne présentait au public que des considérations générales. Je m'en tiens pour aujourd'hui à quelques réflexions suggérées par les concerts de la quinzaine.

Une fois de plus nous avons pu constater l'importance extrême du rôle joué par l'instrument et par l'acoustique de la salle, quand on écoute des pianistes. Cette importance, le musicien l'oublie quelquefois, parce qu'il se force à n'observer que le dessin, indépendamment du coloris. Et le pianiste l'oublie aussi, trop souvent. Risler, qui souvent s'écoute jouer et charme son public par la sonorité qu'il tire de son Erard, Risler le traite parfois comme un Steinway supporterait à peine d'être traité. Quand il veut produire un *sforzato* impressif, il frappe (et on connaît sa force !). Si la note se trouve dans la basse, le son est d'excellente qualité ; se trouve-t-elle dans la moitié supérieure de l'instrument, elle déchire les oreilles (parfois ces duretés constituent un heureux et légitime emploi du *laid* en art ; mais il ne faut pas en abuser). Le défaut de résonance de la salle augmentait encore sensiblement, l'autre soir, la sécheresse du son. L'Erard de M. Risler (même le nouveau modèle à cordes croisées) dans le Victoria-Hall rempli de monde, et le Blüthner de Mlle Roesgen dans la Salle de la Réformation à moitié vide, on ne peut pas imaginer de contraste plus accusé. Dans le premier cas, on ne perçoit que les attaques, au moins pour les deux tiers supérieurs du piano ; dans le second, les résonances chevauchent désagréablement les unes sur les autres, dans le jeu rapide, même privé de pédale. Des quatre pianistes entendus cette quinzaine, M. Schidenhelm et M. Ganz sont certainement ceux dont le jeu de pédale est le plus savant. M. Schidenhelm arrive à faire *chanter* même le piano Erard, grâce à une habile répartition des sonorités : habileté sans doute consciente au début, puis devenue instinctive et d'autant plus sûre. Le pianiste idéal serait celui qui modifierait son interprétation selon l'instrument qu'il joue et la salle où il exécute. On dit que Rubinstein était de ceux-là.

J'ai nommé Mlle Roesgen ; cette jeune artiste est bien douée, et elle arrivera, si elle n'imité pas sa partenaire, si elle demeure persuadée qu'elle a encore beaucoup à apprendre. Il est infiniment triste de voir des petits prodiges, comme Mlle Leech-Carreras, déchaîner d'abord un enthousiasme indescriptible, et revenir deux ans après complètement gâtés. Souvent, l'enfant prodige est tout simplement précoce : on ne s'étonne pas alors de

¹ Bulletin mensuel de la « Société internationale de Musique » (Section de Paris).

voir qu'au bout de quelques années rien ne le distingue plus. Mais ici, il semble que les succès eux-mêmes soient en train d'anéantir tout l'avenir qu'on pouvait espérer d'un vrai tempérament de violoniste. Quand on observe l'influence des louanges sur les adultes (combien y en a-t-il qui sachent y résister?), on peut se faire une idée de la responsabilité des parents, des personnes auxquelles sont confiés les enfants prodiges, de l'aveuglement qui les empêche trop souvent de les protéger. Je n'ai qu'un espoir pour la carrière de Mlle Leech : c'est que la critique soit très dure à son égard ; qu'elle se mette à travailler, comme Burmester, comme Paderewski et tant d'autres, dans le silence et le recueillement, qu'elle développe en elle la violoniste et l'artiste, par tous les moyens.

Les œuvres nouvelles exécutées cette quinzaine ne sont pas nombreuses. Je regrette qu'une indisposition subite m'ait empêché d'assister au concert de la Fête de la Réformation, où j'aurais entendu une *Passacaille* de Max Reger. La vaillante « Harmonie Nautique », sous la direction distinguée de M. Pieyre, offre souvent à ses auditeurs des œuvres modernes intéressantes, comme cette suite d'orchestre de Guy-Ropartz qui nous fait assister au *dimanche breton*. Il est dommage que les morceaux d'orchestre aient à subir un remaniement — fait d'ailleurs avec un grand soin — pour s'adapter aux ressources instrumentales de cette société.

Le premier concert d'abonnement nous a apporté le *concerto* n° 3 de H. Huber, où la joie de vivre se manifeste par une écriture vraiment par trop dénuée de complication, et un très intéressant *Concertstück* de Blanchet. Comme toujours, le style pianistique en est très personnel ; mais il y a plus ; l'orchestration, bien que trahissant encore une certaine inexpérience (tonalités difficiles) a, elle aussi, son caractère bien à elle. Personnelle aussi la manière de traiter les thèmes, bien qu'il n'y ait nulle part d'excentricités, d'accords ayant la prétention de paraître nouveaux. Tout n'est certes pas d'égale valeur dans cette pièce ; elle n'est pas encore un chef-d'œuvre, mais elle en fait espérer, car elle accuse, semble-t-il, une individualité vraie, et non une originalité voulue. Le très grand talent de l'interprète, Rodolphe Ganz, n'a pas peu contribué à la mettre en valeur.

EDMOND MONOD.

VAUD 16 octobre. Au cours d'une tournée de concerts d'orgue en Suisse, M. **Paul Hindermann**, organiste de la Cathédrale de Zurich, se fait entendre dans la Cathédrale de Lausanne. Malheureusement celle-ci ne lui semble point propice : registration terne, technique pâteuse, sans doute un mauvais soir (comme en ont tous les artistes) en dépit du programme fort beau et de la collaboration de Mme **Stefi Geyer**, la grande violoniste à laquelle il arriva aussi souvent, dit-on, de jouer mieux que ce soir-là.

17 octobre. Chaque année, en automne, Mlle **Marguerite Schuler**, qui enseigne le chant dans nos parages, donne une audition de choses en général charmantes et légères, une audition qui (faut-il dire comme « tout ») finit par des chansons, chansons de Jaques-Dalcroze et de Pierre Alin, son frère... je veux dire le frère de la cantatrice. Cette fois, M. **Johnny Aubert**, l'excellent pianiste genevois, prêtait son concours très vivement apprécié : *Sonate op. 31 II*, de Beethoven et *Carnaval* de Schumann.

20 octobre. Concert d'abonnement, Série B I. Du Wagner et trois *lieds* (*Anacreon's Grab*, *Der Rattenfänger*, *Er ist's*) avec orchestre, de Hugo Wolf, avec M. **Paul Schmedes** — ne pas confondre avec Eric —, un ténor bon musicien mais qui serait infiniment plus agréable à entendre s'il se rappelait que le concert exige d'autres procédés vocaux que la scène et faisait moins abus de « *Sprechgesang* ». Si M. **Carl Ehrenberg** se meut avec une aisance particulière dans l'ouverture des *Maîtres-Chanteurs*, il n'en a pas moins donné une fort bonne première audition de la *Symphonie* N° 1 de G. Witkowski, le compositeur « *franckiste* » qui dirige, on sait avec quel succès, les Grands Concerts de Lyon. Il semble superflu de parler de cette œuvre, quelle que soit sa valeur, le « programme officiel » en ayant fait la critique... avant la lettre. Si l'on veut absolument accompagner toutes nos auditions musicales de littérature (encore faudrait-il que cette « littérature » fût écrite en un français dont nous n'ayons pas à rougir vis-à-vis des étrangers qui fréquentent les concerts !), que ne se borne-t-on à des analyses succinctes, accompagnées de données historiques et techniques ?

21 octobre. Nos lecteurs savent combien nous apprécions le talent du pianiste **H. Stierlin** (Vallon), ils comprendront que nous ayons regretté d'autant plus de ne pouvoir assister à son récital, dont le beau programme a été hautement apprécié de tous ceux qui l'ont entendu. Une *Sonate héroïque* du pianiste compositeur lui-même, une *Petite Sérénade* et *Trois Préludes* d'E.-R. Blanchet en constituaient la part moderne et on ne peut plus « *lausannoise* », tandis que Bach, Schumann et Chopin y représentaient la tradition. Tout le monde est d'accord pour espérer que M. H. Stierlin donnera souvent au public lausannois l'occasion de l'entendre.

22 octobre. III^e concert symphonique, avec le concours de Mlle **Edith Wade**, jeune violoniste, élève de Marteau, de Flesch, d'Enesco, dans le concerto en *mi* majeur, de J.-S. Bach.

27 octobre. Concert hors abonnement de la « Société de l'Orchestre ». En l'absence de M. C. Ehrenberg, **M. Bernhard Stavenhagen** y tint la baguette avec son autorité habituelle et, au programme : Beethoven (*VIII^e symphonie*), Wagner puis de Fr. Liszt, les deux concertos de piano joués par M. **Rod. Ganz**. L'interprétation, tant de la part du pianiste que de celle du chef d'orchestre, fut, comme on le pense, une merveille d'entrain, de sonorité, de puissance et de vie.

28 octobre. **Edouard Risler**, le pianiste des pianistes, **Edmond Clément**, ténor d'opéra-comique, « *diseur exquis* », dans le même programme qu'à Genève et avec un égal succès.

29 octobre. C'est, au IV^e concert symphonique, le début d'un jeune chanteur originaire de Bex, M. **G.-A. Cherix**, et l'occasion pour M. **Joseph Lauber**, qui dirige, de faire entendre une série très captivante de ses compositions anciennes et nouvelles. Une telle vue d'ensemble sur l'œuvre d'un compositeur conduit parfois à des constatations aussi précises qu'imprévues : n'a-t-on pas remarqué, ce soir-là, combien l'œuvre la plus ancienne (je ne crois pas me tromper, c'est ce premier mouvement de symphonie, présenté comme « *ouverture* » sous le titre *Le printemps*) a plus de spontanéité et de forces vives que celles, plus récentes, dans lesquelles l'auteur mieux averti ordonne, dispose, combine et calcule tout avec maîtrise ? Ce qui ne veut pas dire que je n'aie point goûté tel morceau de la *Sérénade* pour instruments à archet, de la *Suite* ou des cinq *Chants* avec orchestre, un orchestre toujours habilement écrit, toujours sonore et plein de trouvailles ingénieuses. Mais qui donc a pu conseiller à M. Cherix — qui s'installe à Lausanne comme professeur de chant et à qui nous souhaitons tout le succès possible — de débiter dans une

série de pièces d'un caractère aussi uniforme, d'une déclamation si malaisée, sans compter qu'elles furent précédées d'un air de cantate de J.-S. Bach, l'une des choses les plus difficiles de la littérature vocale et les moins accessibles au public de nos jours ? Ce fut là une grosse erreur. Que le chanteur s'en soit tiré cependant, et très convenablement, cela est une preuve de son talent et du long travail auquel il s'est astreint pour assouplir sa voix. Nous l'en félicitons et nous espérons l'entendre bientôt dans un autre répertoire.

(A suivre).

GEORGES HUMBERT.

FRIBOURG 15 octobre. Salle bien garnie pour entendre le *Festival Saint-Saëns*, donné par les frères Kellert, dont plusieurs chroniques de la Suisse romande ont déjà suffisamment parlé.

Le 9 nov. nous avons eu le plaisir d'entendre Mlle Leech-Carreras, la jeune violoniste argentine ; mais nous ne saurions partager sans réserve l'enthousiasme général. S'il faut la considérer encore comme enfant prodige, nous nous inclinons profondément, mais s'il faut la traiter en artiste — et elle se présente comme telle — nous ne nous inclinons plus aussi bas. Mlle Leech possède une très belle technique, pas impeccable cependant, comme chacun a pu s'en apercevoir, par exemple, dans la *Danse hongroise* n° 5 de Brahms, qui à ce point de vue là a été franchement insuffisante. Elle a du tempérament, même beaucoup de tempérament, c'est indéniable. Mais, par contre, sa musicalité n'est pas encore assez développée pour interpréter d'une manière intéressante un programme aussi varié et aussi difficile. Il a fallu attendre jusqu'au dernier numéro : *Airs Tziganes* de Nachez, pour avoir la clef de l'interprétation de l'un ou l'autre des précédents. Ce morceau, du reste excellemment exécuté, a été à tout point de vue le meilleur de l'audition ; mais si ce genre lui réussit mieux que tout autre, il ne faudrait cependant pas l'adapter à toute musique. Ainsi, il est possible que Beethoven « tziganisé » puisse produire de l'effet suivant le milieu dans lequel on le joue, mais dans une salle de concert il perd par trop de noblesse et de grandeur. Quant à la *Chaconne* de Bach, passons.

Que Mlle Leech cesse d'être enfant prodige et qu'elle se voue entièrement au développement de son grand talent musical et nous ne doutons pas que, plus tard, l'artiste ne recueille davantage de lauriers que le prodige.

Quant à Mlle Roesgen, elle s'est révélée pianiste de grand talent et nous a surtout charmé dans la *Polonaise en mi bémol* de Chopin, qu'elle semblait posséder mieux que l'*Etude en forme de valse* de Saint-Saëns.

A. HUG.

Concert en perspective :

Le 27 nov. Audition de R. Ganz, pianiste.

(Retardé.)

TESSIN De notre petite Béotie musicale laissez-moi vous envoyer un compte rendu du seul événement de marque qu'ait à enregistrer jusqu'ici l'an de grâce 1913. Ce fut la visite du *Chœur d'hommes de Zurich*, direction Volkmar Andreae, et son concert du 21 juin.

Le Mænnerchor zurichois nous a fait une visite d'apaisement, comme l'an dernier à Genève. Son chant fut destiné à calmer les flots agités de la politique et des âcres récriminations contre Berne, la centralisation, le pangermanisme et les cantons frontières sacrifiés. Autant dire que ces pèlerinages nationaux qui, pour le chœur, se compliquent d'un voyage d'agrément, ont un caractère patriotique autant que musical. Aussi le Chœur d'hommes amenait-il deux vieux Suisses et deux couronnes de lauriers, les dernières déposées par les premiers devant les monuments nationaux de Bellinzone et de Lugano. Devant ces monuments, les réceptions officielles eurent lieu et le chœur répondit par un chant aux discours des municipaux, chargés de la bienvenue des hôtes.

Lugano seul eut son concert qui a réuni un public de choix comme jamais le « Mænnerchor » n'en a vu. Quelles toilettes superbes, quelles parades de voitures et d'automobiles, quelle élite dans les loges : du conseiller fédéral aux conseillers d'Etat et du professeur d'Université au poète cantonal.

Avec une discrétion de bon aloi, les orateurs ont passé sur quelques manifestations antipatriotiques récentes : on a affirmé sans protester. Le programme était composé de chœurs et de lieder exclusivement suisses et dans les quatre langues de notre pays. Ce fait significatif n'a pas été relevé par la presse ni compris par le public, car un des orateurs du banquet appelait ce concert une manifestation de race allemande, alors que les chanteurs avaient précisément voulu donner à leur programme un caractère *fédéral* qui s'élève au-dessus de ce qui sépare. Inutile de dire que l'exécution du concert fut digne des plus grands éloges. Le public qui goûtait beaucoup la finesse d'intonation et la force virile de certains morceaux, surtout du *Waldweben* de Weber, et du *Totenvolk* de Hegar, suivit avec plus de sympathique curiosité que de véritable compréhension. Les applaudissements frénétiques mais peu soutenus en faisaient foi et la note patriotique de la fin où les voix du public ému se mêlent à celles du chœur pour le chant en commun a manqué. Cependant, de part et d'autre on était enchanté et au banquet du lendemain, des paroles aimables et flatteuses (non sans le petit boniment d'usage en faveur de l'*italianità* du Tessin, que personne ne combat si elle ne dégénère pas en germanophobie et en un régionalisme maladif) furent échangées.

Si la cantatrice, invitée et engagée par le Chœur d'hommes, Mme Debogis-Bohy, n'a pas eu plus de succès avec ses charmants lieder de Jaques-Dalcroze, de Doret, de Schœck, d'Andreae, de Senger, la faute n'en fut ni à elle ni à son programme, mais au public. Ce bon public n'avait jamais entendu ces noms et personne n'a jugé bon de lui dire qui étaient ces Messieurs, supposés connus. Mme Debogis seule représentait le français dans ce concert de quatre langues et je ne vous étonnerai pas en vous disant qu'elle s'est acquittée de sa tâche avec une probité artistique, une simplicité charmante et un sérieux qui n'eurent d'égal que son grand et beau talent.

Si elle avait connu son public, elle ne serait certes pas venue. « Cette femme a trop chanté », me disait un auditeur le lendemain matin et le lendemain soir les journaux de Lugano furent pleins de M^{me} Debogis: Cette petite cantatrice qui doit s'être produite par erreur, que personne n'avait invitée ni engagée, a demandé 600 fr. pour ses chansonnettes. Elle a d'autant diminué le maigre bénéfice du concert qui, grâce à elle ne fut que de 900 fr. Et dire que M. le syndic l'a logée gratuitement et que le comité lui a offert des fleurs. En Italie les plus brillantes cantatrices chantent gratuitement pour la bienfaisance et ont aurait trouvé sur place une étoile qui l'aurait remplacée avec avantage !

Avouons que le Comité de Zurich aurait pu prévenir le scandale en avisant celui de Lugano du cachet fixé par la cantatrice (et diminué en tenant compte du but du concert) et du fait de son engagement. Les Zurichois auraient surtout pu s'informer de la capacité du petit théâtre de Lugano et d'une onéreuse servitude qui le grève: les abonnés des loges, en payant 2 fr., ont droit d'accès à toutes les représentations qui se donnent dans ce local. Ce qui équivaut à dire que *la fine fleur et la crème de la société luganaise n'a déboursé que 2 fr. pour un concert de bienfaisance qui coûtait 4 ou 5 fr. aux dernières places*. Il faut donc s'en prendre à elle et à son geste peu généreux, non pas à la cantatrice qui a fait son devoir et a droit à une compensation.

Pourquoi raconter à cette place ces petits faits? Parce que le critique qui passe pour peu chevaleresque, voire même pour impitoyable a l'obligation morale de défendre une cantatrice de premier ordre que des scribes ignares, incapables de sentir son art profond et la beauté de son programme, accablent de reproches mesquins et heureusement inédits dans les annales de la critique musicale.

Le Chœur d'hommes de Zurich a donné à Lugano un concert superbe et il a laissé un souvenir durable et reconnaissant. Il est dommage que des paroles amères aient essayé en vain de l'altérer et de troubler l'harmonie des cœurs.

X.

